

Un duel dans la neige

Récit tiré de *Guerre et paix* de Léon Tolstoï



Pierre, fils naturel¹ et héritier de Bézhoukov, la plus grosse fortune de Russie, est un jeune homme à la forte carrure, imposant, mais distrait et idéaliste. Il passe sa jeunesse de fête en beuverie², avec ses amis Kouraguine et Dolokhov. Un jour pour rire, ils vont jusqu'à attacher un ours sur le dos d'un policier, et les lâchent dans l'eau pour voir s'ils nagent.



Mais la Russie, alliée de l'Autriche, subit les assauts de Napoléon I^{er} et des armées impériales. Les armées coalisées ne semblent pas pouvoir empêcher l'irrésistible marche en avant de l'empereur des Français. Trop sûrs d'elles, elles subissent une défaite cinglante à Austerlitz.



À Moscou, Pierre Bézhoukhov se marie sans le vouloir à la belle mais superficielle Hélène Kouraguine. Il retrouve son compagnon de fête Dolokhov lors d'un repas organisé par son Club³ en l'honneur de Bragation, le seul général à s'être bien comporté à Austerlitz.

¹ Enfant né hors mariage.

² Excès de boisson.

³ Association où les hommes se retrouvent pour boire, discuter, lire les journaux, fumer le cigare, etc.

I – La querelle

1. Pierre buvait et mangeait beaucoup, avec son avidité habituelle. Mais, ce jour-là, silencieux, morose et abattu, il regardait d'un air distrait autour de lui et semblait ne rien entendre. Ceux qui le connaissaient bien voyaient qu'il n'était plus du tout le même : quelque chose s'était produit en lui ce jour-là.

2. Il semblait ne penser qu'à une seule chose, à une question pénible qu'il n'arrivait pas à résoudre. Cette question, qui tourmentait à la fois son cœur et son esprit, c'étaient les allusions de la princesse Catherine, sa cousine, au sujet de la relation de Dolokhov avec sa femme.

Le matin même, il avait reçu une lettre anonyme écrite sur le ton de grossière raillerie propre à ce genre de lettres, dans laquelle on lui disait qu'il voyait bien mal avec ses lunettes, car la liaison de sa femme et de Dolokhov n'était un mystère que pour lui seul. Pierre ne crut pas un instant à la lettre ni aux allusions de sa cousine. Mais il craignait de regarder Dolokhov assis en face de lui. Chaque fois que par hasard ses yeux rencontraient ceux, beaux et insolents, de Dolokhov, ils sentaient que quelque chose d'horrible, de répugnant, se soulevait en lui, et il se détournait brusquement. En se rappelant le passé que l'on prêtait à Hélène et ses relations avec Dolokhov, il comprenait que ce que disait la lettre pouvait être vrai, ou en tout cas aurait pu au moins lui paraître vrai, s'il ne s'était pas agi de SA FEMME. Pierre se rappela involontairement la première visite de Dolokhov, et comment, en souvenir de leurs anciennes folies, il lui avait prêté de l'argent, et comment il l'avait installé dans sa maison. Hélène, sans se départir de son éternel sourire, lui avait exprimé son mécontentement de la présence de Dolokhov. Celui-ci, qui ne cessait de lui vanter avec cynisme la beauté de sa femme, ne les avait plus quittés d'une semelle depuis ce jour-là.

3. « Il est très beau, c'est vrai, se disait Pierre... Et je sais qu'il éprouverait un plaisir tout particulier à déshonorer mon nom, à me ridiculiser, précisément parce que je me suis donné du mal pour lui, que je l'ai accueilli, aidé. Oui, je comprends combien il trouverait piquant de me tromper de la sorte, mais je n'y crois pas, je n'ai pas le droit d'y croire ! »

Il avait souvent été frappé de l'expression méchante de la figure de Dolokhov, comme le jour où ils avaient jeté à l'eau l'ours et l'officier de police, ou bien lorsqu'il provoquait quelqu'un en duel sans raison, ou qu'il tuait d'un coup de pistolet le cheval d'un postillon. Aujourd'hui, lorsque leurs yeux se rencontraient, il retrouvait dans son regard cette même expression. « Oui, c'est un bretteur⁴. Tuer un homme n'est rien pour lui. Il se dit que chacun a peur de lui, et moi tout le premier... et cela doit lui faire plaisir... Et au fond c'est vrai... J'ai peur de lui ! »

4. Ainsi pensait Pierre, pendant que le beau et jeune Rostov s'entretenait gaiement avec ses deux amis, Denissov et Dolokhov, dont l'un était un brave hussard et l'autre un

⁴ Homme aimant se battre en duel.

mauvais sujet⁵. Leur bruyant trio faisait un singulier contraste avec la carrure massive et l'air préoccupée de Pierre. Rostov le regardait d'ailleurs sans bienveillance. À ses yeux de hussard, c'était un pékin millionnaire, le mari d'une beauté à la mode, bref, une poule mouillée. Ensuite, Pierre, distrait et pensif, ne lui avait pas rendu son salut ! Lorsqu'on avait porté la santé de l'Empereur, toujours distrait, Pierre ne s'était pas levé !

5. « Et vous alors ? lui cria Rostov de plus en plus irrité. N'entendez-vous pas ? À la santé de l'Empereur ! »

Pierre tressaillit, se leva docilement, vida son verre, et quand tout le monde fut rassis, il s'adressa à Rostov avec son bon sourire :

« Tiens, et moi qui ne vous avais pas reconnu ! »

Rostov, qui s'égosillait à crier « Hourra ! », n'entendit même pas.

6. « Eh bien, pourquoi ne renouvelles-tu pas connaissance ? dit Dolokhov.

– Que le Diable l'emporte, cet imbécile ! répondit Rostov.

– Il faut prendre soin des maris des jolies femmes, » lui dit à demi voix Denissov.

Pierre devinait qu'ils parlaient de lui, mais il ne pouvait les entendre. Cependant il rougit et se détourna.

« Et maintenant, buvons à la santé des jolies femmes ! dit Dolokhov d'un air moitié sérieux et moitié souriant... Pétroucha !... À la santé des jolies femmes et de leurs amants ! »

7. Pierre, les yeux baissés, buvait sans regarder Dolokhov et sans lui répondre. En ce moment, un laquais passa, distribuant les paroles d'une chanson en l'honneur du général Bragation. Il en remit un exemplaire à Pierre, comme étant un des principaux membres du club. Il allait le prendre, lorsque Dolokhov se pencha et lui arracha la feuille pour la lire. Pierre releva la tête, ses pupilles s'élargirent : ce quelque chose d'horrible, de monstrueux qui l'avait torturé pendant tout le dîner, se leva en lui et l'envahit. Il se pencha par-dessus la table de tout son corps massif :

« Je vous interdis ! » cria-t-il.

8. À ces mots, et voyant à qui ils s'adressaient, Nesvitsky et son voisin de droite, effrayés, cherchèrent à le calmer. Dolokhov, fixant sur lui ses yeux brillants et froids comme l'acier, lui dit, en accentuant chaque syllabe :

« Je ne vous la rendrai pas ! »

Pâle, les lèvres tremblantes, Pierre la lui arracha des mains :

« Vous... vous êtes un misérable ! Vous m'en rendrez raison ! »

⁵ Personne malhonnête.

II – « Les paroles sont inutiles ! »

1. Il se leva de table et comprit tout à coup que la question de l'innocence de sa femme, cette question qui le torturait depuis vingt-quatre heures, était tranchée sans retour. Il la détestait maintenant et sentait que tout était rompu avec elle à jamais. Malgré les instances de Denissov, Rostov consentit à servir de témoin à Dolokhov, et, le dîner terminé, il discuta avec Nesvitsky, le témoin de Bézhoukov, les conditions du duel. Pierre retourna chez lui, tandis que Rostov, Dolokhov et Denissov restèrent au club très avant dans la nuit à écouter les Tsiganes et les chanteurs de régiment.

2. « Ainsi, à demain, à Sokolniki, dit Dolokhov, en prenant congé de Rostov, sur le perron.

– Et tu es calme ? lui dit Rostov.

– Vois-tu, répondit Dolokhov, je te dirai mon secret en deux mots. Si, la veille d'un duel, tu te mets à écrire ton testament et des lettres larmoyantes à tes parents, si surtout tu penses à la possibilité d'être tué, tu n'es qu'un imbécile et tu seras certainement tué ! Si, au contraire, tu as la ferme intention de tuer ton adversaire et cela le plus tôt possible, tout va comme sur des roulettes. Allez ! Au revoir, à demain ! »

3. Le lendemain, à huit heures du matin, Pierre et Nesvitsky, en arrivant au bois de Sokolniki, y trouvèrent Dolokhov, Denissov et Rostov. Pierre paraissait complètement indifférent à ce qui allait se passer. On voyait, à sa figure fatiguée, qu'il avait veillé toute la nuit, et il clignaient des yeux, comme gêné par le soleil éclatant. Deux questions le préoccupaient exclusivement : la culpabilité de sa femme, qui pour lui ne faisait plus de doute, et l'innocence de Dolokhov. Celui-ci n'avait aucune raison de respecter l'honneur d'un homme qui ne lui était rien : « Peut-être en aurais-je fait tout autant, se dit Pierre, oui, certainement je l'aurais fait !... Mais alors ce duel, alors ce duel serait un assassinat ?... Ou bien je le tuerai, ou bien ce sera lui qui me touchera à la tête, au coude, au pied, au genou... Partir d'ici, fuir, se terrer quelque part... » Et, en même temps, il demandait, avec un calme qui inspirait le respect à ceux qui l'observaient : « Serons-nous bientôt prêts ? »

4. Après avoir enfoncé les sabres dans la neige, indiqué l'endroit jusqu'où chacun devait marcher, et chargé les pistolets, Nesvitsky s'approcha de Pierre :

« Je croirais manquer à mon devoir, comte, dit-il d'une voix timide, et je ne justifierais pas la confiance que vous m'avez témoignée et l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant comme second⁶, si dans cette minute grave, cette minute très grave, je ne vous disais pas toute la vérité. Je considère que cette affaire n'a pas une telle importance et ne mérite pas que l'on verse du sang. Vous avez eu tort, vous vous êtes emporté.

– Ah ! oui, c'était bien bête, dit Pierre.

⁶ Le second assiste au duel et témoigne que celui-ci s'est fait dans les règles, sans tricherie.

– Dans ce cas, laissez-moi porter vos excuses, et je suis sûr que nos adversaires les accepteront, dit Nesvitsky (qui, comme tous ceux qui sont mêlés à des affaires d'honneur⁷, ne croyait pas que les choses iraient réellement jusqu'au duel). Il est plus honorable, comte, d'avouer ses torts que d'en arriver à l'irréparable. Il n'y a pas eu d'offense grave, ni d'un côté ni de l'autre. Permettez-moi de leur parler...

– Les paroles sont inutiles ! dit Pierre. Ça m'est bien égal. Dites-moi seulement de quel côté je dois aller et où je dois tirer. »

5. Il prit le pistolet en main, et demanda comment on pressait la détente, car jusqu'à cette minute il n'avait jamais tenu un pistolet à la main, ce qu'il ne voulait pas avouer : « Ah ! comme ceci, c'est vrai. Je l'avais oublié.



– Aucune excuse, absolument aucune ! » répondit Dolokhov à Rostov, qui de son côté avait essayé une tentative de réconciliation.

L'endroit choisi se trouvait à quatre-vingts pas de la route où ils avaient laissé leurs traîneaux. C'était une petite clairière, dans un bois de pins, couverte de neige à moitié fondue. Les adversaires se tenaient aux deux extrémités de la clairière, à quarante pas l'un de l'autre. La neige molle et profonde portait les empreintes qu'avaient laissées les témoins en mesurant la distance jusqu'aux sabres de Nesvitsky et de Denissov, qu'ils avaient plantés à dix pas l'un de l'autre, en guise de barrière. Le dégel et le brouillard persistaient : à quarante pas on ne voyait plus rien. Tout était prêt déjà depuis trois minutes, et pourtant on ne commençait pas. Tous se taisaient.

⁷ Duels

III – Dans le brouillard

1. « Eh bien, allons-y ! s'écria Dolokhov.

– Allons-y ! » répéta Pierre, toujours avec le même sourire.

La situation devenait terrible. L'affaire, si insignifiante au début, ne pouvait plus être arrêtée maintenant. Elle se déroulait d'elle-même, en dehors de toute volonté humaine. Elle devait s'accomplir. Denissov s'avança le premier jusqu'à la barrière et déclara :

« Puisque les adversaires ont refusé de se réconcilier, on peut commencer. Qu'on prenne les pistolets, et qu'on se mette en marche au mot « Trois ! »

2. « Une ! deux ! trois ! » compta Denissov d'une voix sourde, en se reculant. Les combattants s'avancèrent sur le sentier frayé par les témoins, et chacun d'eux voyait peu à peu émerger du brouillard la figure de son adversaire. Ils avaient le droit de tirer à volonté en marchant. Dolokhov s'avançait sans se hâter, le pistolet baissé, en dévisageant Pierre de ses yeux bleus et brillants. Sa bouche se plissait en un semblant de sourire.

3. Au mot « Trois ! », Pierre marcha rapidement. S'écartant la piste, il s'enfonça dans la neige. Il tenait son pistolet le bras tendu en avant, craignant visiblement de se blesser lui-même, le bras gauche soigneusement ramené en arrière, car il avait fort envie de soutenir le droit et savait que c'était interdit. Ayant fait six pas dans la neige, il regarda à ses pieds, jeta un rapide coup d'œil à Dolokhov, appuya sur la détente comme on le lui avait appris et tira. Ne s'attendant pas à un choc aussi violent, Pierre tressaillit à son propre coup de feu, sourit de sa surprise et s'arrêta. La fumée, rendue encore plus épaisse par le brouillard, l'empêcha d'abord de rien distinguer. Il attendait en vain l'autre coup, lorsque des pas précipités se firent entendre. Il entrevit, au milieu de la fumée, Dolokhov pressant d'une main son côté gauche, et de l'autre serrant convulsivement son pistolet abaissé. Rostov courut à lui et lui dit quelques mots.

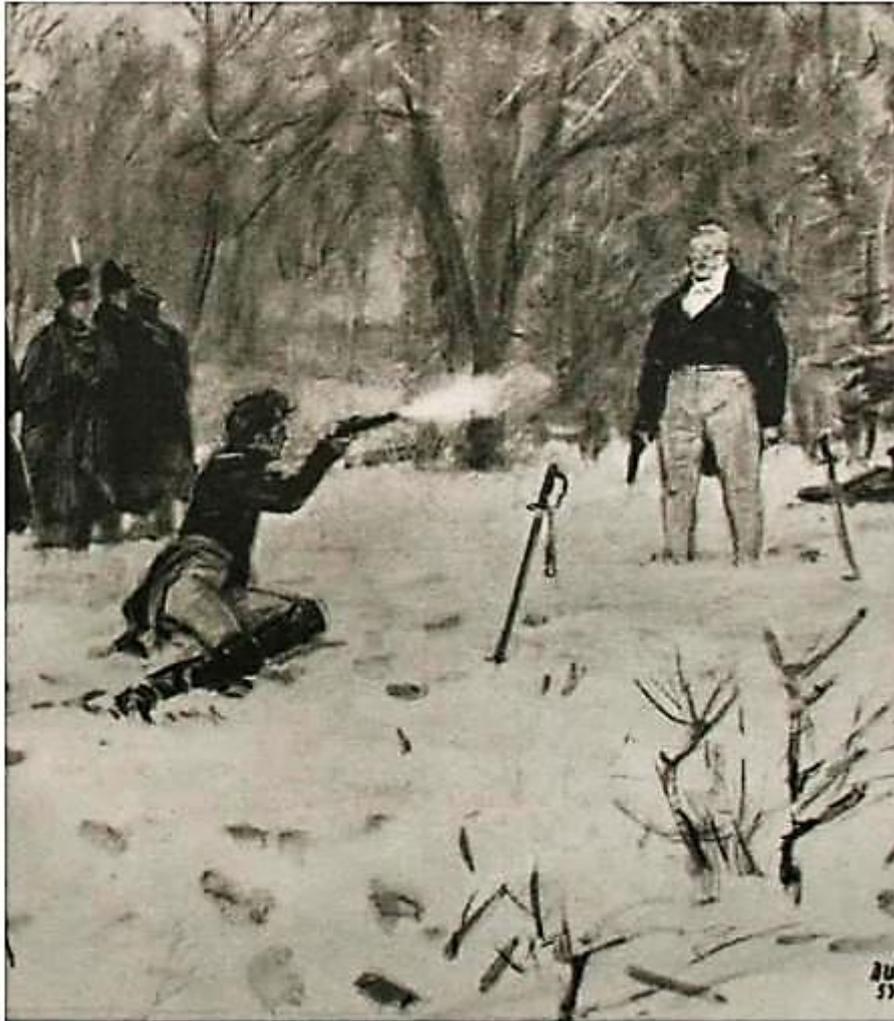
4. « Non... siffla entre ses dents Dolokhov, non, ce n'est pas fini ! » Il fit encore en trébuchant quelques pas jusqu'au sabre et tomba sur la neige. Sa main gauche était couverte de sang. L'ayant essuyée à son uniforme, il s'appuya dessus. Son visage pâle et contracté frissonnait nerveusement.

« Veuillez... commença Dolokhov, mais il dut s'interrompre. Veuillez... avancer ! parvint-il à articuler avec effort. Retenant avec peine un sanglot, Pierre allait s'approcher de lui, lorsqu'il lui cria : « À la barrière ! » Pierre comprit de quoi il s'agissait et s'arrêta au premier sabre. Ils n'étaient plus qu'à dix pas l'un de l'autre. Dolokhov plongeait sa tête dans la neige, en remplissant sa bouche avec avidité, ramena ses jambes sous lui, cherchant à retrouver son équilibre. Il avalait cette neige glacée, la suçait. Ses lèvres frissonnaient, mais ses yeux brillaient de l'éclat de la haine, et, réunissant toutes ses forces dans un dernier effort, il leva son pistolet et visa lentement.

5. « Pierre ! Tournez-vous de côté ! Couvrez-vous avec le pistolet, s'écria Nesvitsky.

– Couvrez-vous donc ! » s'écria malgré lui Denissov, bien qu'il fût le témoin de Dolokhov.

Pierre, avec un doux sourire de pitié et de regret, s'était abandonné sans défense et offrait sa large poitrine au pistolet de Dolokhov, qu'il regardait tristement.



Les trois témoins fermèrent les yeux. Le coup partit, et Dolokhov, s'écriant avec férocité : « Manqué ! » retomba la face contre terre.

6. Pierre se prit la tête dans les mains et, retournant sur ses pas, entra dans la forêt en marchant dans la neige à grandes enjambées.

« Stupide !... stupide ! La mort... Mensonge... », répétait-il de manière incohérente.

Nesvitsky le rejoignit et le conduisit chez lui.

7. Rostov et Denissov emmenèrent Dolokhov, qui, grièvement blessé et étendu au fond du traîneau, restait immobile, les yeux fermés, sans répondre à leurs questions. Ils étaient à peine rentrés en ville qu'il revint à lui, et, relevant péniblement la tête, il prit la main de

Rostov assis à ses côtés. Rostov fut frappé du changement complet de l'expression de sa figure, devenue douce et attendrie.

« Eh bien ? Comment te sens-tu ?

– Mal ! Mais ce n'est pas là l'important. Mon ami, dit-il d'une voix entrecoupée, où sommes-nous ? Oui, à Moscou, je sais. Écoute,... je l'ai tuée, elle... elle ne survivra pas, elle ne survivra pas !

– Mais qui donc ? dit Rostov surpris.

– Ma mère, ma pauvre mère, ma mère adorée ! »

8. Et Dolokhov éclata en sanglots. Quand il fut un peu calmé, il expliqua à Rostov qu'il vivait avec sa mère, que, si elle le voyait mourant, elle ne survivrait pas à sa douleur, et le supplia d'aller la prévenir. Rostov s'exécuta aussitôt, tout en apprenant, à sa grande stupéfaction, que Dolokhov, ce mauvais sujet, le bretteur Dolokhov, habitait à Moscou avec sa vieille mère et une sœur bossue, et qu'il était pour elles le plus tendre des fils et le meilleur des frères.

Dolokhov continue cependant sa vie de bretteur et de mauvais garçon, ruinant son ami Rostov au jeu et arrangeant l'enlèvement de sa sœur par le séducteur Anatole Kouraguine.

Quant à Pierre, il quitte sa femme pendant un temps, puis accepte de vivre avec elle à nouveau. Il ne cesse de chercher le bonheur jusqu'aux fameuses semaines de la prise de Moscou par les Français...

Léon TOLSTOÏ
(1828-1910)

Noble russe, soldat puis penseur chrétien et non-violent, il est surtout connu pour avoir écrit le roman monumental *Guerre et paix*, qui suit quelques dizaines de personnages pendant la campagne de Russie napoléonienne.

